



CONNAÎTRE
EN CITATIONS

SCHOPENHAUER

Laurence Weyer

ellipses

Introduction générale

« Le monde est ma représentation ». Cette première phrase de l'œuvre principale de Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, formule d'emblée le projet de celui qui est connu comme « le pessimiste de Francfort », l'auteur le plus sombre de l'histoire de la philosophie. Son projet est en effet tout d'abord de montrer que notre connaissance du monde est toujours liée à notre représentation et donc à notre conscience. Nous pouvons alors laisser tomber l'espoir d'une connaissance absolue. Le monde de l'homme est le monde de sa propre conscience. Pourtant, comme l'indique le titre de son ouvrage, Schopenhauer nomme le principe qui forme l'essence des choses : la volonté. Il expliquera donc ensuite ce qu'il entend par volonté : c'est un principe aveugle, irrationnel, dont nous trouvons la trace dans notre volonté individuelle. Contrairement à ce qui a été longtemps soutenu en philosophie, l'homme n'est donc pas un être rationnel, il est dirigé par la volonté. Le monde comme volonté est le monde indépendamment de notre représentation : c'est le monde en soi. L'œuvre de Schopenhauer tourne autour de ces deux axes principaux.

Le Monde comme volonté et comme représentation est divisé en plusieurs parties, dont chacune offre une porte d'entrée à la philosophie de Schopenhauer. Dès les premières pages, Schopenhauer conseille d'ailleurs au lecteur de relire son ouvrage à plusieurs reprises, puisque chaque partie de son livre présuppose déjà la connaissance entière de sa philosophie. Schopenhauer publie son ouvrage principal en 1819 à Leipzig chez Brockhaus, mais développera son texte à plusieurs reprises, sans pourtant pouvoir publier de versions augmentées, à défaut de lecteurs. En effet, son œuvre ne connaît tout d'abord pas de grand succès : il devra payer lui-même les frais d'imprimerie de ses ouvrages. Il faudra attendre jusqu'en 1850 pour voir ses œuvres reçues, lues et louées par le public (notamment les *Parerga et Paralipomena*, contenant les *Aphorismes sur la sagesse de la vie*), mais il sera considéré surtout comme philosophe pour les écrivains, en marge de la philosophie universitaire, qu'il critique d'ailleurs, et dont il hait les principaux représentants (Fichte, Schelling, Hegel). S'il reste à l'écart dans

le domaine professionnel, il demeure seul également dans le domaine privé : accompagné uniquement de son chien Atman (ce nom signifie « âme du monde » en sanskrit), il méprise les femmes et préfère rester célibataire, jugeant qu'aucun être humain n'est aussi fidèle qu'Atman.

Schopenhauer est né en 1788 à Dantzig et mort en 1860 à Francfort. C'est l'époque où se développe le commerce international et Schopenhauer est le fils d'un commerçant à succès, Heinrich Floris Schopenhauer, qui le destine dès sa naissance à reprendre le commerce familial. Pour lui faciliter la tâche dans le commerce international, il lui donne le prénom Arthur, qui se prononce aisément dans toutes les langues importantes pour le commerce (anglais, allemand, français). Schopenhauer va apprendre ces langues très jeune : il passe une partie de sa jeunesse au Havre, où il apprend le français, et voyage plus tard en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, où il va s'approprier l'anglais. À seize ans, il commence, contre son gré mais obéissant à son père, un apprentissage pour être commerçant. Après la mort de son père, Schopenhauer déménage avec sa mère, Johanna Schopenhauer, romancière, à Weimar. C'est là que Schopenhauer aura l'occasion de rencontrer les esprits importants de l'époque : Goethe, Wieland et d'autres penseurs fréquentent la maison de la famille Schopenhauer pour participer aux rencontres qu'organise sa mère. Le jeune Schopenhauer abandonne alors le métier de commerçant et se consacre entièrement aux études, d'abord à Göttingen, puis à Berlin.

Plus tard, il intègre comme professeur l'université de Berlin, où il a l'audace de proposer son cours au même horaire que Hegel, qui est déjà reconnu comme grand philosophe à l'époque. Il propose d'enseigner une philosophie complète expliquant l'essence du monde et il pense pouvoir attirer ainsi de nombreux auditeurs. Mais il est vite détrompé : personne ne vient l'écouter, tous préférant Hegel. Schopenhauer est forcé d'abandonner son projet. Enragé, fâché à jamais contre Hegel qu'il qualifie de « charlatan », il quitte Berlin où le choléra fait des ravages (qui tuera d'ailleurs son ennemi Hegel) et s'installe à Francfort. C'est là qu'il rédigera la plus grande partie de son œuvre, par exemple *Les Deux Problèmes fondamentaux de l'éthique* (1841), le deuxième livre du *Monde comme volonté et comme représentation* (1844), *Parerga*

et *Paralipomena* (1851). Schopenhauer meurt en 1860 d'une pneumonie. Dans son testament, il demande à sa bonne de soigner son chien, son seul compagnon fidèle.

Pour situer Schopenhauer dans le contexte philosophique, il faut remarquer qu'il se trouve au carrefour de plusieurs traditions, sans qu'on puisse le rattacher entièrement à l'une d'entre elles : d'une part, il est influencé par Platon et Kant, qu'il admire et critique à la fois. S'il hérite du philosophe de Königsberg et de l'idéalisme allemand de nombreux concepts, il va néanmoins les redéfinir au sein de sa propre philosophie (par exemple la notion de « chose en soi »), mais il va également critiquer Kant et même formuler sa critique dans un appendice au *Monde comme volonté et comme représentation*. Kant distingue entre le monde tel qu'il nous apparaît (le phénomène) et le monde tel qu'il est en lui-même (la chose en soi, le noumène), que nous ne pourrions jamais connaître, puisque notre connaissance est toujours ancrée dans l'espace et le temps : nous ne pouvons rien connaître hors de l'espace et du temps. Schopenhauer reproche à Kant de n'avoir pas défini cette chose en soi. Il reprend pourtant la distinction kantienne et parle du monde « comme représentation » et du monde en soi, qu'il identifiera à la volonté. Elle est l'essence du monde, elle se manifeste dans tous les êtres, elle est le principe de l'être. D'autre part, il s'intéresse aux philosophies orientales, au bouddhisme (au point de décorer son salon d'une statue du Bouddha), aux *Vedas* ainsi qu'aux *Upanishads*, disponibles depuis peu aux lecteurs européens. Finalement, il est également marqué par la pensée de Goethe, notamment par sa théorie des couleurs, à laquelle Schopenhauer se réfère dans son ouvrage *Sur la vue et les couleurs*.

La question que pose Schopenhauer est celle de la vie : comment vivre ? Comment réagir face à l'ennui et la souffrance que nous sentons au quotidien ? Comment dépasser la situation misérable de l'être humain ? Pourquoi Schopenhauer pose-t-il cette question ? On peut supposer qu'un événement de sa jeunesse l'a amené à cette vision négative de la vie : lors de son voyage dans le sud de la France, il a vu des prisonniers à Toulon et il n'oubliera jamais la souffrance et la peine de ces forçats, qui vivent comme des bêtes. Ainsi sa réflexion tourne-t-elle autour de l'existence humaine : son projet est d'élaborer une philosophie qui explique l'existence, sans avoir recours à des forces

transcendantes. Il développe alors une philosophie comme art de vivre : l'élément principal est l'homme qui agit et qui vit. Il élabore donc une philosophie qui s'en tient à l'expérience concrète, sans recourir à un Dieu ou à une entité transcendante comme premier principe. S'opposant au dualisme ainsi qu'à la philosophie de l'université, Schopenhauer propose de construire une philosophie qui concerne la vie : partant du constat de l'absurdité de notre existence, la question qu'il pose est celle du sens de notre condition humaine. Cette question prend toute son ampleur à la lumière de l'hypothèse de départ que pose Schopenhauer et qu'il emprunte au bouddhisme : la vie est souffrance.

Schopenhauer justifie son pessimisme de manière philosophique en caractérisant la vie comme recherche : nous sommes toujours dans le désir et donc notre trait caractéristique est le manque (celui qui désire ne possède pas encore l'objet de son désir). Or, dès qu'un besoin ou un désir est comblé, il laisse la place à un nouveau désir, ce qui implique que nous sommes de nouveau dans le manque et donc dans la souffrance. Le monde et la vie envisagés de cette façon ne sont donc plus le résultat d'un geste divin (le « meilleur des mondes possibles », tel que l'avait montré Leibniz), mais plutôt un monde basé sur un fondement irrationnel, la volonté. De plus, on doit renoncer d'emblée à la recherche du bonheur : selon Schopenhauer, nous ne sommes pas faits pour être heureux. Il affirme en effet : « Il n'y a qu'une seule erreur innée : c'est celle qui consiste à croire que nous existons pour être heureux. » (*MVR* II, chap. 49, p. 737)

Schopenhauer envisage néanmoins plusieurs possibilités pour dépasser cette condition malheureuse. Nous pouvons, par l'art, prendre nos distances avec le réel et nous oublier pour quelques instants dans la contemplation : la vie de souffrance est alors mise entre parenthèses. La contemplation esthétique nous permet de nous oublier complètement, de faire abstraction de notre propre personne et donc de regarder le monde autrement : nous pouvons nous libérer de cette manière de la volonté pour quelques instants. Nous serions alors dans le monde comme représentation – libéré du monde comme volonté. Une autre voie de libération de la volonté est celle que propose l'éthique : nous pouvons surpasser l'égoïsme de la volonté en prenant conscience que nous ne sommes pas des individus coupés d'autrui,

mais que nous pouvons au contraire nous identifier à autrui qui nous ressemble. En effet, c'est le principe d'individuation qui nous fait voir les êtres comme séparés les uns des autres : ce principe est pourtant illusoire. Nous pouvons par la compassion prendre part à la souffrance d'autrui, dépasser ainsi l'égoïsme et prendre conscience de la souffrance généralisée. Cette conscience peut mener à la négation de la volonté de vivre : nier la volonté permet alors d'accéder au néant, au nirvana.

L'histoire va retenir Schopenhauer comme philosophe du pessimisme : on parle de l'« effet Schopenhauer », qui caractérise surtout la réception des textes schopenhaueriens par les littéraires, par exemple Guy de Maupassant, Marcel Proust, Thomas Mann ou Thomas Hardy. En effet, on retiendra le caractère littéraire de ses textes, qui auront donc trouvé de l'écho surtout parmi les écrivains. Mais il influencera aussi de nombreux philosophes, par exemple Nietzsche ou Freud. De plus, il reste connu pour son caractère sombre : il n'aime pas les gens, il les trouve inintéressants et préfère garder ses distances avec le peuple – il mène une vie solitaire, dédiée à la philosophie. Mais même au sein de la philosophie, il choisit d'être seul : il ne sent que du dédain pour les philosophes de son époque et intègre, dans ses textes, des tirades ridiculisant ou insultant par exemple Hegel. Il justifie sa solitude de manière philosophique en écrivant la parabole des porcs-épics : des porcs-épics se pressent les uns contre les autres pour se réchauffer en une froide journée d'hiver. Pourtant, ils réalisent qu'ils se piquent lorsqu'ils sont trop proches et s'éloignent de nouveau. Mais lorsqu'ils sont trop éloignés, ils ne supportent pas le froid : ils doivent donc trouver la bonne distance par rapport à leurs congénères. De même que les porcs-épics, les hommes ne supportent ni d'être trop proches les uns des autres (ils se disputent et se gênent mutuellement), ni d'être trop éloignés (ils se sentent alors trop seuls) et ils doivent donc trouver la bonne distance, par exemple en vivant ensemble tout en respectant les règles de politesse. De plus, Schopenhauer est considéré comme misogyne : en effet, il a écrit un *Essai sur les femmes*, inclus dans le deuxième volume des *Parerga et Paralipomena*, où il développe l'idée que les femmes sont naturellement soumises aux hommes et qu'elles sont intellectuellement inférieures. Les femmes resteraient des enfants toute leur vie, alors que l'homme développe sa raison et a le droit de dominer les femmes. Si Schopenhauer est donc connu

par la postérité pour son caractère sombre et distant, il acquiert sa renommée déjà vers la fin de sa vie et est notamment admiré par le compositeur Richard Wagner.

Pour connaître la pensée de Schopenhauer, il faut se tourner vers ses textes, et notamment vers son ouvrage principal, *Le Monde comme volonté et comme représentation*. Avant de publier ce livre, Schopenhauer a déjà rédigé plusieurs autres textes, à savoir le traité *De la quadruple racine du principe de raison suffisante*, rédigé en 1813 et augmenté en 1847 ainsi que *Sur la vue et les couleurs* (1816). Il développe son éthique dans *Les deux problèmes fondamentaux de l'éthique* (1841), qui regroupe deux traités : *l'Essai sur le libre arbitre* et *le Fondement de la Morale*. Il devient célèbre tout d'abord pour ses *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, intégrés dans les *Parerga et Paralipomena* (1851). Avant de l'inviter à la lecture du *Monde*, Schopenhauer propose au lecteur de se familiariser d'abord avec son ouvrage d'introduction, *De la quadruple racine*, qui présente la théorie de la connaissance : il présuppose, dans le *Monde*, que le lecteur ait déjà lu ce traité, qui pose les fondements de son système. Il se positionne dans la tradition kantienne et analyse les conditions de possibilité de la connaissance humaine : le monde n'est pas une entité à part qui viendrait, par les organes sensoriels, dans notre tête, mais nous conditionnons la connaissance du monde par des formes *a priori* (espace, temps, causalité). Dans son œuvre principale, il développe certaines idées déjà évoquées dans ce texte. *Le Monde comme volonté et comme représentation* est divisé en quatre livres, chacun se consacrant à un grand thème de la philosophie : la théorie de la connaissance, la métaphysique, l'esthétique et l'éthique. Nous nous proposons de suivre ce chemin.

« Quand viendra le temps où on me lira, on s'apercevra que ma philosophie est comme une Thèbes aux cent portes ; de tous côtés on peut y pénétrer, et, chaque fois, arriver directement jusqu'au centre. »

Lettre à Julius Frauenstädt, 26 septembre 1851

Idée

Toute la philosophie de Schopenhauer n'exprime qu'une seule idée, éclaircie sous différents points de vue.

Contexte

Les lettres que Schopenhauer échange avec Julius Frauenstädt, écrivain philosophe qui édite et interprète les œuvres de Schopenhauer, peuvent aider à comprendre sa philosophie. Il y exprime l'idée que son œuvre ne contient qu'une seule pensée, idée qu'il énonce également dès la préface à son œuvre principale. Ce titre formule déjà la pensée unique, l'idée principale de l'œuvre. Cette pensée sera accessible par différentes portes d'entrée qui constituent les différents livres de l'ouvrage et définissent donc en même temps la structure de l'ensemble : Schopenhauer commence par une théorie de la connaissance, développe ensuite sa métaphysique pour enchaîner par son esthétique et finir par son éthique. Ces quatre grands domaines éclaircissent son « unique pensée » par différents points de vue.

Commentaire

Schopenhauer reprend la distinction de Kant entre phénomène et chose en soi : Kant, dans sa *Critique de la raison pure* B309-312 (1781), avait affirmé que, en raison des formes *a priori* de l'entendement et de l'intuition qui structurent notre façon d'appréhender le monde, nous ne pouvons connaître que les phénomènes mais non pas la chose

en soi. Schopenhauer fait correspondre à cette distinction les termes clés de son œuvre, à savoir la représentation et la volonté. C'est là l'unique pensée qu'il développe au fil du *Monde* et c'est là aussi la clé pour comprendre toute la nature : le monde est représentation et est donc indissociablement lié à la conscience (il n'y a pas d'objet sans sujet, le monde est phénomène). Mais nous pouvons identifier la chose en soi par inspection de notre propre être : au lieu de la chercher à l'extérieur de nous, Schopenhauer propose de tourner le regard vers l'intérieur. C'est là que nous trouvons la volonté : nous sommes régis par notre volonté qui nous guide dans toutes nos décisions, elle est plus forte que notre raison. Ainsi semble-t-elle être l'élément principal en l'homme – et par analogie en toute autre chose de la nature. Le monde est donc volonté. Pourtant, en tant que volonté, la vie est souffrance : vouloir signifie ne pas avoir, être en manque, désirer et donc souffrir. Cette souffrance est une caractéristique fondamentale de la vie et l'« unique pensée » de Schopenhauer est ainsi une pensée pessimiste.

Il analyse cette pensée de différents points de vue : la théorie de la connaissance se concentre sur la position idéaliste qui suppose que la conscience est immédiatement donnée et que nous sommes donc toujours liés à notre conscience. Le sujet connaissant est toujours déjà formé par les formes *a priori* (espace, temps, causalité). Le deuxième livre, s'occupant de la métaphysique, cherche à comprendre la nature intime des choses. Schopenhauer part du corps comme manifestation de la volonté et passe alors par analogie à l'ensemble de la nature, qui est elle aussi régie par la volonté. La volonté est ainsi la chose en soi, l'essence du monde. La vie étant par-là souffrance, il s'agit de se libérer de la volonté. C'est ce qu'analyse le troisième livre, qui s'intéresse à l'esthétique. La contemplation esthétique permet de prendre ses distances avec la volonté, au moins pour quelques instants : dans la contemplation, on s'oublie soi-même et donc aussi la volonté. L'art a comme but de montrer les Idées, les essences qui sont incorruptibles, alors que le monde des phénomènes peut s'effondrer. Pour finir, au livre IV, Schopenhauer montre que l'éthique constitue également un chemin pour se libérer de la volonté et du voile de Maya : lorsqu'on s'identifie à autrui et souffre avec lui, on se rend compte qu'autrui et nous-mêmes sommes l'expression d'une même volonté, d'une même